

LA GUERRE 14-18

Le service militaire avait été porté à 3 ans, et des bruits de bottes se faisaient entendre depuis quelques années, quand le Prince héritier d'Autriche, l'archiduc François-Ferdinand, et son épouse, sont assassinés le 28 juin 1914, à **SARAJEVO** par un étudiant nationaliste serbe de **Bosnie**, Gavrilo Princip. Les autorités autrichiennes accusent la Serbie voisine d'être à l'origine du crime. Le 5 juillet, l'Allemagne de Guillaume II, assure l'**Autriche-Hongrie** de son soutien et lui conseille la fermeté.

Le 23 juillet, l'Autriche lance un ultimatum à la **Serbie** par lequel elle exige que ses autorités puissent enquêter en **Serbie** sur l'assassinat. Le lendemain, la **Russie** décrète la mobilisation. Le processus est enclenché. Il ne devait plus s'arrêter.

Le 29 juillet, la Russie annonce la mobilisation partielle contre l'**Autriche-Hongrie**, puis le 30, contre l'**Allemagne**. C'est aussi la mobilisation en **Autriche** pour le 4 août. **Le Kaiser Guillaume II, demande à son cousin le Tsar Nicolas II, de suspendre la mobilisation russe**, et l'engagement de ne pas soutenir la Serbie. Il essuie un refus !

En France, **Jean-Jaurès est assassiné à Paris**, le 31 juillet. Et le 1er août, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie.

La France est en pleine moisson, quand le gouvernement décrète la mobilisation générale le même jour, à 16 heures. Le patriotisme de nos soldats, est un patriotisme défensif (défendre la Patrie). Beaucoup pensent que la guerre sera courte, et qu'ils seront rentrés pour Noël.

A la guerre de mouvement, succéda rapidement la guerre de tranchées ... Elle allait durer 52 mois et se terminer par l'**armistice du 11 novembre 1918**, et devait être la « **der des Ders** ».

La France avait payé un lourd tribut avec 1,4 millions de tués ou disparus. **La commune des Landes ne vit jamais revenir 59 de ses enfants.**

Il est difficile d'imaginer ce qu'ils ont vécu. **Roland Dorgelès**, dans son livre « Les Croix de bois » écrit dès son retour du front, en 1919, dit ceci : « **Il me semble que ma vie entière sera éclaboussée de ces mornes horreurs, que ma mémoire salie ne pourra jamais oublier. Je ne pourrai plus jamais regarder un bel arbre, sans supputer le poids du rondin, un coteau sans imaginer la tranchée en contre-pente, un champ inculte sans chercher les cadavres** ».

Dans cet enfer, il y eut malgré tout des élans de fraternité. Les soldats du front occidental étaient épuisés et choqués par l'étendue des pertes humaines qu'ils avaient subies depuis le mois d'août. Au petit matin du 25 décembre 1914, les Français et les Britanniques qui tenaient les tranchées autour de la ville belge d' **Ypres**, **entendirent des chants de Noël venir des positions ennemies**, puis découvrirent que des arbres de Noël étaient placés le long des tranchées allemandes. Lentement, des colonnes de soldats allemands sortirent de leurs tranchées et avancèrent jus qu'au milieu du «no man's land», d'où ils invitèrent les Britanniques à venir les rejoindre. Les deux camps se rencontrèrent au milieu d'un paysage dévasté par les obus, échangèrent des denrées, discutèrent et jouèrent au football. **Un chanteur d'opéra**, Kirshhoff, à ce moment officier d'ordonnance, chanta pour les soldats un chant de Noël. Les soldats Français applaudirent jusqu'à ce qu'il revienne chanter !

Ce bel exemple de fraternisation, avéré, fut porté à l'écran en 2005, par Christian Carion, dans « **JOYEUX NOËL !** »

Texte de Raymond Gabillaud



Un des cimetières des Eparges (Meuse)



Guerre de 14-18, le 26 juillet : sur la table une douille d'obus de 380 mm, et un landais, Eugène Bossard, plein centre sur la photo (papy des familles Barré et Gabillaud)

Lettre de J. Marchand à sa famille.

Mardi 20 juin 1916.

Ils étaient tous les deux dans le secteur de VERDUN. Par cette lettre, Josphe apprend à ses proches la mort de son frère.

Chère femme et chers parents,

J'ai reçu la lettre du 18 que vous m'avez envoyée qui m'a fait bien plaisir de vous savoir tous en bonne santé. Mais moi chers parents, il faut que je m'arme de courage pour vous apprendre la mort de mon pauvre frère Philbert. Je me suis renseigné de tout, j'ai été voir sa tombe dimanche. Je vous assure que ça a été dur pour moi d'aller sur la tombe de mon frère sans avoir le bonheur de le voir et c'est encore bien plus terrible de vous l'apprendre. Enfin chers parents vous le cacher ce serait vous mettre en peine et puis il serait toujours venu un moment où vous l'auriez appris. Maintenant chers parents je vais vous dire qu'il est enterré à Balécourt, sa tombe a le numéro 381 qui est en tête de croix et sur la croix il est écrit Marchand Philbert 6^{ème} génie, compagnie 11/1, tué à l'ennemi le 8 juin 1916. Tant qu'aux détails de sa mort, je vous la raconterai plus tard, car aujourd'hui chers parents, je n'en ai pas le courage, j'ai vu les camarades qui l'ont vu tomber et ils m'ont tout raconté. Allons chers parents il ne faut pas trop vous effrayer car que voulez-vous, quand nous sommes venus dans ce pays il fallait bien s'attendre à cela, soit l'un ou l'autre de la famille. Tant qu'à moi je suis toujours en bonne santé, je suis retiré à l'arrière depuis dimanche, grâce à Dieu je m'en suis tiré à bon port.

Allons chère Lucie et chers parents je termine ma lettre qui me fait, je vous l'assure bien de la peine. En attendant d'aller vous voir, ce qui peut-être ne sera pas long désormais, je vous embrasse tous bien fort de tout mon coeur.

J Marchand

J'ai bien reçu les 10 francs que tu avais mis en la lettre.

La mère Stéphanie Roy de la Grande Lisière a été un témoin oculaire du 11 novembre 1918. En 1986, elle a raconté le vécu de cette journée à Maxime MARTIN alors Maire des Landes. Suivent les passages essentiels de son récit.

Depuis quelques jours déjà, le bruit courait que la guerre allait enfin finir, mais on l'avait tellement entendu auparavant qu'on n'y croyait pas vraiment.

Puis arriva ce 11 novembre. Il faisait à peu près beau, avec un ciel un peu couvert, mais pas froid pour la saison. Nous sommes partis ramasser des feuilles de choux dans le champ de la Motte près de la Barbée. Tout d'un coup « j'avions » à peine fini de manger (on avait emporté notre manger pour le midi) les cloches se sont mises à sonner à toute volée. Le tonton réfléchit un instant et se met à crier : « c'est la fin de la guerre ! » J'osais pas trop y croire mais je le pensais aussi.

On a encore ramassé 2 ou 3 fagots et vers trois heures nous « vla » partis dans le Bourg. Nous n'étions pas seuls. En arrivant à la route de Bazoges on voyait le bourg « qu'était » déjà noir de monde et on entendait qu'un cri : « la guerre est finie ! »

Sur la place de l'église il y avait le Maire, Monsieur Demangeat. C'était émouvant. Les uns chantaient, mais beaucoup pleuraient : tous ceux qui ne reverraient pas un être cher. C'était plutôt triste, et je n'oublierai jamais cette image. Des gens arrivaient encore de tous les coins de la commune.

Puis monsieur le Maire est monté en haut des marches pour parler à la foule. Je ne me souviens pas de tout, mais il a surtout dit qu'il fallait rester digne devant ceux que le malheur avait touchés. Que l'on pouvait être fiers de nos soldats, qu'on les reverrait bientôt et que toute notre vie, il faudrait leur en être reconnaissant, et ne jamais oublier ceux qui avaient laissé la leur.

Vous savez, tout le monde se connaissait et dans les familles on comptait souvent ceux qui ne reviendraient pas. Ça se disait une soixantaine (il y en eu 59 exactement). Tous ces jeunes étaient âgés de 20 à 35 ans, vous voyez le vide que ça faisait. Il y eu beaucoup de veuves, et après bien des jeunes filles n'ont pas trouvé à se marier. Quant à moi, j'ai eu la chance de retrouver mon mari. Il a été démobilisé en 1919 et j'ai remercié la Sainte Vierge de me l'avoir rendu.

Monsieur le Curé prit ensuite la parole pour inviter la foule à rentrer dans l'église pour entendre le Magnificat et le Te-Deum. Beaucoup de gens étaient en tenue de travail, sales ou mal habillés, et hésitaient à rentrer. Le sacristain est alors passé parmi eux en leur disant : « même que vous êtes sales, rentrez, le Bon Dieu ne fait pas de différence. Vos soldats ont gagné la guerre en étant sales ! »

Alors tout le monde est rentré pour prier et chanter.

Nous sommes ensuite retournés à nos choux. Il faisait nuit quand nous sommes rentrés à la maison.

La mémé s'inquiétait. Elle n'avait pas entendu les cloches et ne connaissait pas la nouvelle.

La mère Stéphanie s'est éteinte au Foyer Logement deux années plus tard, quelques jours avant son centième anniversaire.